

Extrait de la Postface d'Yves Rouquette à l'Introduction à Bernart de Ventadorn de Carl Appel

## VENTADORN EUROPEAN SUPERSTAR

Ventadorn superstar ? Bernard, vedette de l'Europe à l'un des plus beaux siècles qu'ait connu le vieux continent ? Ma foi, oui, je risque le mot.

L'important, c'est d'arracher cet homme-là aux nécrophages philologues et aux patriotismes de clocher, de retrouver sa taille et son espace.

Le mot de star a même un parfum britannique qui ne lui va pas mal. Et si, au XIIe siècle, une étoile a brillé d'un éclat singulier de l'Angleterre à Naples et à Lisbonne, en passant par Egletons et Paris...et continue à luire, c'est bien la sienne. Ce sont bien les chansons du fils du boulanger, ou en tout cas de la femme du boulanger de Ventadorn. De paura gent...

\*

Voilà sans doute le poète-chanteur (chanteur-compositeur?) le plus chanté de son siècle. Je dis chanté plutôt qu'imité, car derrière les chefs-d'oeuvre, les chemins qu'ils ont ouverts se referment. On a recopié partout le texte de ses chansons et les musiques un peu moins souvent car les musiques s'ancrent plus vite dans les mémoires que les paroles. Qui a besoin de partition pour chanter *La mer*, *Lili Marlène*, *C'est si bon* ou *Let it be*...?

La *Lauzeta* de Bernard est le tube du siècle, mais *Chantar non pot gaire valer* doit la suivre de près au hit-parade des cours seigneuriales, et *Quand la freja aura venta*. Les comptables en manuscrits vérifieront, s'ils veulent.

Ce succès qui fait voler une chanson de bouche à bouche, qui rend un thème imputrescible, qui permet de le reprendre sept siècles plus tard sans qu'il ait rien perdu de sa jeunesse (J'entends Marie Roanet chanter, pour essayer une sono gigantesque, la *Lauzeta*, à sept heures du soir sur le Larzac, et les gens arrêtent leur pas et mon coeur bondit dans ma gorge), c'est le propre de ceux qui écrivent clair et qui chantent d'instinct: les réalistes et les rossignols.

Réalistes ? L'adjectif a un arrière-goût politique... L'oiseau, lui, nous ramène aux bois touffus, aux sources, aux clairières et, bien entendu, à l'amour.

\*

C'est à Pierre Orila, grand admirateur comme moi d'Elio Vittorini et animateur de *La Vache cruelle* à Périgueux, que je dois de regarder Bernard de Ventadorn autrement que comme un rossignol.

Pierre attendait de moi le livret d'un opéra contemporain qui fût centré sur Thomas Becket. Il tenait, avec Thomas, Alienor d'Aquitaine et Henri II, un fameux triangle théâtral. J'avais toujours été amoureux d'Alienor et fasciné par les hommes qui (à la suite de quel tremblement de l'être ?) se font, contre toute attente et contre toute explication rationnelle, le personnage qu'on leur a donné à jouer et, du coup, se donnent un destin. Becket comme le général della Rovere, Oedipe, Zapata, ou le Christ. Quant à Henri, j'aimais les relations troubles qu'il a avec Becket, homosensuelles...

Aux personnages de cette EUROPE, SIÈCLE ONZE que nous entendions monter, il me parut très vite qu'il fallait ajouter une pièce essentielle. Cette pièce, c'était Bernard, ni français, ni anglais, ni politique, ni prince, ni clerc : poète d'oc et donc d'Europe.

Dire pourquoi l'opéra s'ouvre et se ferme par Bernard me permettra peut-être de m'expliquer à son propos.

\*

Que Ventadorn ait fait ou non l'amour -au sens banal de l'expression- avec la petite-fille de Guillaume IX, ex-reine de France et reine d'Angleterre m'importe peu. Il faut être imbécile pour croire qu'on doit avoir couché avec une femme pour être son amant. Avec une cliente du tempérament d'Alienor, le fait est envisageable; mais peu importe ! Au XIIe siècle, l'amant d'une dame, c'est, avant tout le reste, l'homme qu'elle a autorisé à chanter d'elle. Non pas à elle, pour elle ou sur elle. Mais à partir d'elle, à cause d'elle, pour l'amour d'elle. Et afin que l'âme de tous, celle de son ami, la sienne, celle de ceux qui l'entendront chanter, s'affine et s'exalte dans la pratique de l'amour.

A ce titre, Bernard est bel et bien l'amant d'Alienor.